



L'ORAGE

Les cris de la corneille ont annoncé l'orage ;
Le bélier effrayé veut rentrer au hameau ;
Un sombre fureur agite le taureau ;
Il respire avec force, et, relevant la tête,
Il semble, en mugissant, appeler la tempête.
On voit, à l'horizon, de deux points opposés
Des nuages monter dans les airs embrasés ;
On les voit s'épaissir, s'élever et s'étendre.
D'un tonnerre éloigné le bruit s'est fait entendre ;
Les flots en ont frémi, l'air en est ébranlé,
Et le long du vallon le feuillage a tremblé.
Les monts ont prolongé le lugubre murmure,
Dont le son lent et sourd attriste la nature.
Il succède à ce bruit un calme plein d'horreur,
Et la terre en silence attend dans la terreur.
Des monts et des rochers le vaste amphithéâtre
Dissipait tout à coup sous un voile grisâtre ;
Le nuage élargi, les couvre de ses flancs ;
Il pèse sur les airs tranquilles et brillants.
Mais des traits enflammés ont sillonné la nue,
Et la foudre, en grondant, roule dans l'étendue,
Elle redouble, vo'e, éclate dans les airs.
Leur nuit est plus profonde, et de vastes éclairs
En font sortir sans cesse un jour pâle et livide.
Du couchant ténébreux s'élançait un vent rapide
Qui tourne sur la plaine, et, rasant les sillons,
Enlève un sable noir qu'il roule en tourbillons.
Ce nuage nouveau, ce torrent de poussière,
Dérobe à la campagne un reste de lumière.
La peur, l'airain sonnant, dans les temples sacrés
Font entrer à grands flots les peuples égarés
Grand Dieu ! vois à tes pieds leur foule consternée
Te demander le prix des travaux de l'année.
Hélas ! d'un ciel en feu les globules glacés
Écrasent, en tombant, les épis renversés.
Le tonnerre et les vents déchirent les nuages ;
Le fermier de ses champs contemple les ravages,
Et presse dans ses bras ses enfants effrayés.
La foudre éclate, tombe, et des monts foudroyés
Descend à grand bruit les graviers et les ondes,
Qui courent en torrent sur les plaines fécondes.
O récolte ! ô moisson ! tout perit sans retour :
L'ouvrage de l'année est détruit dans un jour.

Marquis de SAINT-LAMBERT.

CAUSETTE

LE BONHOMME SAINT-PIERRE, UN DES NEMRODS
DE SAINT-THOMAS

POUR servir d'introduction à ma petite cause sur le bonhomme Saint-Pierre, un fervent disciple de saint Hubert, je vais citer quelques lignes d'une lecture qui a été faite, à l'Institut de Montmagny, il y a quelques années :

Il y a de cela au moins dix-huit ans, avaient lieu dans l'église de Saint-Michel de Bellechasse les obsèques d'un vieillard plus que septuagénaire. Le convoi funèbre était suivi par une foule relativement nombreuse, et un étranger de la localité ne se serait jamais douté que ce cercueil contenait les restes d'un mortel qui avait passé sa vie dans le plus grand dénuement pour mourir dans la plus grande indigence.

Le secret de cette démonstration *in extremis*, le voici :

Cet homme avait été un type unique, un type qui ne s'était jamais rencontré sur nos rives et qui, très probablement, ne s'y rencontrera jamais.

Les dépouilles de ce vieillard étaient les restes mortels d'un personnage devenu légendaire, depuis Kamouraska jusqu'à Lévis, c'étaient les restes mortels de Saint-Pierre, surnommé le chasseur !

Le bonhomme Saint-Pierre, sans être un phénix, était un homme intelligent. Il s'était ainsi adonné, dit-on, à la vie nomade, parce qu'il avait été malheureux en amour.

Il était gouailleur de sa nature, et, surtout, il aimait à faire parler de lui par les *tours* qu'il jouait aux personnes qui avaient la complaisance et la charité de l'héberger.

.

Un beau soir, par une pluie à boire debout, le bonhomme Saint-Pierre arrive tout crotté chez mon grand-père et demande un abri pour la nuit : ce qui lui fut accordé, car mon grand-père connaissait Saint-Pierre pour l'avoir hébergé souvent ; et il savait qu'il était intéressant quand il racontait ses aventures de chasse et de pêche et les bons tours qu'il avait joués.

Cette fois-là, Saint-Pierre ne fut pas très gai. Et, comme on lui demanda pourquoi il avait l'air si sombre, il répondit :

— Je me fais vieux, et à mon âge il ne faut pas grand-chose pour attraper son coup de mort. J'ai une si mauvaise paire de bottes que je n'ose plus aller chasser...

Il fit une pause et continua sur le même ton :

— Tiens, Léon (c'était le nom de mon vieux grand-père), tu m'obligeras infiniment en me prêtant la paire de bottes neuves que tu es après huiler.

— Mon cher Saint-Pierre, j'en ai absolument besoin pour demain, car c'est demain que je commence à faucher mon jonc sur la batture.

— Prête-les moi, petit frère, je te les remettrai aussitôt que j'en aurai fini.

Mon grand-père lui donna les bottes en en faisant d'avance le sacrifice, et Saint-Pierre partit immédiatement, léger comme un chevreuil et fier comme un paon.

Quinze jours après cette courte visite de Saint-Pierre, mon grand-père le rencontra. Il portait encore les bottes qu'il avait empruntées, mais elles étaient un tant soit peu endommagées.

— Tu ne m'as pas encore rapporté mes bottes, Saint-Pierre, lui dit mon grand-père d'un ton sec.

— Ecoute, petit frère, je t'ai dit que je te les remettrai quand j'en aurai fini, et c'est ce que je prétends faire aussitôt que je n'en aurai plus besoin.

Mon grand-père eut beau protester, ce fut inutile.

Six mois après cette rencontre, Saint-Pierre rapporta les bottes, mais elles étaient complètement usées.

— Tiens, petit frère, dit-il en remettant les bottes. Quand Saint-Pierre promet quelque chose, il tient sa parole. Maintenant que j'en ai fini, je rapporte tes bottes et te remercie de tout mon cœur.

.

Saint-Pierre savait faire de l'argent avec rien.

Ainsi, un bon jour, il entre chez un des principaux citoyens de Montmagny et lui dit qu'il a de bien belles anguilles à vendre.

— Très bien, Saint-Pierre, lui fut-il répondu. Combien les vends-tu ?

— Ça dépend. Les petites douze sous, et les grosses trente sous.

— Je vais en prendre quatre grosses. Tiens, voici une piastre.

— Bien, merci, répliqua-t-il avec un fin sourire au coin des lèvres. Maintenant, petit frère, tu vas prendre une ligne, des hameçons et des vers, et tu vas aller les pêcher à la rivière.

Sur ce, il décampe sans tambour ni trompette.

.

Saint-Pierre ne chassait pas seulement à Saint-Thomas, il avait encore l'habitude d'aller d'une paroisse à l'autre, et aussi très souvent il se payait le luxe d'un voyage à Québec, ce qu'il appelait un voyage au long cours.

Il faisait le trajet pédestrement.

Il arrive à Lévis, un jour, par une de ces rudes journées de janvier ; il était environ onze heures du soir, et tout était silencieux. Il va frapper à la porte d'une belle maison de briques, dont la façade était encore toute illuminée et demande à coucher.

— Mon mari est sorti... Aussi, comme nous marions notre fille aînée demain, vous nous gênez, répondit la maîtresse de la maison.

— Oh ! non ! ma chère petite sœur, je ne te gênerai pas ; d'ailleurs, je ne suis pas difficile, je me coucherai auprès du poêle.

Enfin, sur ses instantes prières, on lui permit de rester pour passer la nuit.

Il remercia l'hôtesse à sa manière et, avec son sang-gêne habituel, il prit une chaise, s'assit près du poêle, tira de sa poche une pipe de plâtre doublement cul-tée, et, sans mot dire, savoura placidement son petun.

Quoique Saint-Pierre ne parut pas s'inquiéter de ce qui se passait, c'est-à-dire des préparatifs que l'on faisait pour la noce, n'empêche pas qu'il surveillait cela du coin de l'œil, mangeant des yeux les poulets, les dindes et les oies rôtis, et les pâtisseries et sucreries sortant du fourneau.

Ce qu'il étudia le plus attentivement, ce fut le chemin qu'il fallait prendre pour aller à la dépense.

Vers minuit, lorsque tout le monde de la maison s'en fut couché, Saint-Pierre ronflait comme un ogre, dormant du sommeil du juste et levant au repas pantagruélique qu'il allait prendre.

Vers trois heures et demie, il sortit de son profond sommeil et fila tout droit à la dépense.

Rendu là, il mit le grappin sur une oie rôtie et la mangea toute entière y compris la farce. Après quoi, il retourna dans la cuisine pour laisser faire la digestion, car il était repu comme un serpent.

Il se préparait à lever le camp lorsque la maîtresse de la maison fit son entrée dans l'appartement.

— Vous vous en allez déjà, père ? lui demanda-t-elle.

— Oui, petite sœur. J'ai une longue marche à faire et il faut que je sois rendu à bonne heure.

— Mais vous allez déjeuner avant de partir ?

— Non, non, merci, petite sœur ; je n'ai pas faim du tout.

— De quelle paroisse êtes-vous ?

— Je demeure au village de l'Oie.

— Est-ce une belle place, les habitants sont-ils à l'aise ?

— Sur les côtes, on crève ; mais dans le *fard* — pour farce, ce qui donnait à entendre *fort* ou *centre* — dans le *fard* on fait bombance... Au revoir.

Quand le temps fut venu de préparer le dîner de noce, on fut très surpris de voir le dégât que Saint-Pierre avait fait dans la dépense.

— Et encore, disait on, il nous l'a dit avant de partir, et nous n'avons pas été assez fins pour comprendre... Ah ! avec cette oie, il pouvait très facilement se passer de déjeuner.

.

Saint-Pierre en a fait bien d'autres durant sa vie, vagabondant sur les grèves et autour des bâtisses, fusillant souvent des oies, des outardes et des canards domestiques à défaut de gibier sauvage, et dans ces cas-là, il allait chez le propriétaire du gibier qu'il venait de tuer, et disait en entrant :

— Je vous apporte de quoi faire un bon fricot à condition que vous m'ébergiez.

RAOUL REPAULT.

ÉTYMOLOGIE

BRETAGNE

L'île qui porte aujourd'hui le nom de pays-uni d'Angleterre et d'Écosse, fut nommée primitivement *la contrée aux vertes collines*, ensuite l'île du *Miel*, et, en troisième lieu, l'île de *Bryt* ou de *Prydain* ; de ce dernier mot latinisé paraît s'être formé le nom de Bretagne.

D'abord, il n'est pas hors de propos de dire qu'on ne sait rien d'authentique sur ce pays avant César. Les traditions bretonnes veulent que toute la Bretagne méridionale ait été habitée par les Cambriens et les Logriens. Ces deux peuples, ayant résolu d'élire un roi, cette élection fut pour eux une cause de troubles continuels. Chacune des deux nations prétendait au droit exclusif de fournir des candidats pour la royauté du pays. Or, le siège de cette royauté étant sur le territoire logrien, il résultait que les hommes de cette nation parvenaient plus facilement que les autres à la dignité de roi. Les Cambriens, étant la race la plus antique de la Bretagne, prétendaient que la royauté leur appartenait de droit. Pour justifier leur prétention, ils faisaient remonter l'origine du pouvoir qu'ils ambitionnaient bien au-delà des conquêtes romaines, et ils en attribuaient l'institution à un certain Prydain, qui autrefois avait réuni l'île entière sous son sceptre et avait décrété qu'elle appartiendrait désormais à sa nation — d'où le nom de Bretagne.

D'autres étymologistes prétendent que le mot Bretagne vient de *Prydain* ou *Brittein*, qui, dans le langage du pays, veut dire beauté. Par corruption, ajoutent-ils, *Prydain* ou *Brittein* aurait fait Britannia (Bretagne).

HECTOR SERVADAC.